

Grease de Randal Kleiser, 1978
Les années 50 via les années 70
***Brillantine*, États-Unis 1978, 110 minutes**

Maurice Elia

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2003). Compte rendu de [Grease de Randal Kleiser, 1978 : les années 50 via les années 70 / *Brillantine*, États-Unis 1978, 110 minutes]. *Séquences*, (225), 27–27.

Grease

de RANDAL KLEISER

1978

Les années 50 via
les années 70



Petit plaisir cinéphilique


Impossible de voir (ou de revoir) **Grease** aujourd'hui sans penser à **Chicago**, autre *musical* né sur les planches de Broadway et avalé par Hollywood. À la différence de **Chicago** cependant, **Grease** se présente comme un *musical* qui rend hommage aux *musicals* d'antan, à ces grandes folies chantées et dansées de la MGM qui mettaient en vedette Gene Kelly, Fred Astaire ou Cyd Charisse. Et justement, le film se déroule à cette époque même, soit à la fin des années 50.

(Récapitulation chronologique. 1958 : sortie de **The Blob** que la majorité des personnages de **Grease**-le film voient dans un ciné-parc. 1971 : création du *musical* à New York, écrit par Jim Jacobs et Warren Casey qui l'avaient écrit et joué à Chicago antérieurement. 1978 : sortie du film. 1998 : Re-sortie célébrant le vingtième anniversaire du film, idée de marketing qu'on n'aurait sans doute jamais imaginée sans le succès de Travolta dans **Pulp Fiction**.)

Les chansons et les numéros dansants de **Grease** font intégralement partie de l'action et font avancer le récit, contrairement à **Chicago** qui plaque ses séquences chantées et chorégraphiées sur un récit provisoirement immobilisé pour l'occasion. Bien entendu, on peut aimer ou ne pas aimer l'une ou l'autre technique, parce que de toute manière, le charme de **Grease** est inscrit dans son sujet même : la nostalgie d'une époque révolue. Aujourd'hui, cette époque révolue est plutôt celle des débuts de John Travolta, et le film nous fait nous souvenir de l'extraordinaire charisme qu'il exerçait sur les foules, particulièrement les jeunes. **Grease** permettait à l'acteur de poursuivre son ascension après **Saturday Night Fever**, sorti l'année précédente dans le délire le plus total. Considéré pour un temps comme la comédie musicale hollywoodienne ayant remporté le plus gros succès au box-office (plus de cent millions de dollars aux États-Unis uniquement), **Grease** est une ode à Travolta, à son sourire, à sa sveltesse, à sa démarche, autant d'attraits physiques qu'une caméra folle adore de bout en bout. Sans oublier son extraordinaire talent de danseur allié à cette joie radieuse qui lui suinte de partout.

Grease raconte (très succinctement) quelques mois (une année scolaire en fait) dans la vie d'un groupe d'adolescents de la Rydell High School. Danny (plus ou moins calqué sur le personnage de Fonzie de la télésérie **Happy Days**), blouson noir à nombreux

zips, col relevé sur un tee-shirt blanc ou sur une chemise rose largement échancrée, vient de rencontrer Sandy (Olivia Newton-John en pleine gloire musicale), belle Australienne, à l'impeccable frange blonde, aux dents parfaites et aux pommettes luisantes. On suivra alors les différentes étapes de leur amour, contrarié principalement par la présence des autres et par une série de petits rebondissements, totalement sans importance, comme un défi automobile pseudo *james-deanien* ou des visites au Frosty Palace, spécialiste en hamburgers et laits frappés. Mais le dialogue a son importance, et si on prête attention aux répliques que se lancent ces ados d'un autre temps, on apprend qu'ils parlent d'alcool et de cigarettes certes, mais aussi de sexe, de grossesse et de contraceptifs. Le film présente même une scène de corruption de mineure (par une personnalité de la télévision, jouée par Edd Byrnes, acteur-télé des années 50) et, dans une scène proche de la fin, montre une jeune fille de bonne famille se transformer en trainée de bas étage pour gagner l'attention de celui qu'elle aime. Sous la guimauve et l'artifice, voilà de jolis petits plaisirs cinéphiliques sous-jacents qu'on savoure avec une franche jouissance.

Bien entendu, le film a ses défauts (l'incursion par exemple d'une chanson de Frankie Avalon dans le déroulement de l'histoire — très **Chicago** justement), mais les moments superbement chorégraphiés (par Patricia Birch, moins heureuse quelques années plus tard en tant que réalisatrice de **Grease 2**) sont à couper le souffle, en particulier *Greased Lightnin'*, un très curieux pastiche d'Elvis, l'intelligent montage en parallèle de *Summer Nights* et l'extravagant *You're The One That I Want*. À noter enfin la présence au générique de comédiens *d'époque*, comme Eve Arden, Joan Blondell, Sid Caesar. Sans oublier la propre mère de Travolta en serveuse, *God bless her...* 

Maurice Elia

Brillantine

États-Unis 1978, 110 minutes — Réal. : Randal Kleiser — Scén. : Alan Carr, d'après le *musical* de Jim Jacobs et Warren Casey — Photo : Bill Butler — Mont. : John F. Burnett — Déc. : Philip Jefferies — Chor. : Patricia Birch — Int. : John Travolta (Danny), Olivia Newton-John (Sandy), Stockard Channing (Rizzo), Jeff Conaway (Kenickie), Barry Pearl (Doody), Michael Tucci (Sonny), Kelly Ward (Putzie), Didi Conn (Frenchie), Jamie Donnelly (Jan), Dinah Manoff (Marty), Eve Arden (la directrice), Frankie Avalon (l'ange), John Blondell (Vi), Edd Byrnes (Vince Fontaine), Sid Caesar (le coach Calhoun), Sha-Na-Na (Johnny Casino Et The Gamblers) — Prod. : Robert Stigwood.